



NII AYIKWEI PARKES

*Notre quelque
part*

ℵ

**MEILLEUR PREMIER
ROMAN ÉTRANGER**

Lire

« Des personnages truculents, une enquête tourbillonnante, entre deux mondes, la brousse et la ville, à la frontière d'une société fracturée. » Frédérique Briard, *Marianne*

« Un voyage envoûtant au plus profond du pays, servi par une traduction splendide. » *Le Point*

« Une langue très inventive et vivante. » Baptiste Liger, *L'Express Styles*

« Un langage traversé d'influences anglaises et de dialectes locaux, regorgeant d'expressions imagées qui nous fait voyager. » *Globe-Trotteurs*

« Un roman espiègle qui s'imprègne des odeurs de la brousse. Une vitalité inouïe ! » *L'Echo Républicain*

« On se fait prendre dans ce courant de mots chatoyants. » *France Info*

« Nous sommes pris par le vertige du vin de palme, mais un vertige pour le triomphe de la littérature, la vraie. » *Jeune Afrique*

« Cet emballant métissage repose aussi sur un mélange, ô combien réussi, des codes du roman de genre mondialisé avec ceux du conte oral africain. » *Lire*

« Les fils tissés par l'écriture subtilement suspendue entre deux cultures, deux langues, s'enlacent ardemment, épaississant les mystères avec bonheur. » *Air France Magazine*

« Chez Parkes, la langue est théâtrale, son humour dévastateur. » *Alibi*

Enquête

Irrésistibles

afropolitains

Ce sont les nouveaux prodiges de la littérature anglophone. Ils viennent d'Afrique, bousculent la langue et rencontrent le succès dans le monde entier. Mais quel est leur secret ?

CATHERINE SIMON

Quel est le rapport entre un sparadrap « couleur chair », une soirée à la librairie parisienne L'Humour vagabonde et une canne en bois, baptisée Mormegil, alias « noire-épée, dans la langue de Tolkien » ? La littérature, bien sûr. Plus précisément, une nouvelle vague made in diaspora, incarnée par de jeunes écrivains d'origine africaine, de langue anglaise le plus souvent, et qui vivent (presque) indifféremment, aux deux (ou trois) extrémités de la planète.

Née au Nigeria, Chimamanda Ngozi Adichie, 37 ans, partage son temps entre Chicago et Lagos ; natif du Ghana, Nii Ayikwei Par-

kes, 40 ans, navigue entre Londres et Accra ; quant à Olufemi Terry, 42 ans, né en Sierra Leone, il se trouve présentement en Allemagne, après avoir grandi au Nigeria, au Royaume-Uni et en Côte d'Ivoire. Le terme d'« afropolitain » (clin d'œil à leur éclectisme cosmopolite), inventé en 2005 par la romancière Taiye Selasi, leur va bien. Eux-mêmes s'en contrefichent. Comme on dirait ici, qu'importe le flacon...

Dans son nouveau roman, le formidable *Americanah*, à paraître début 2015 chez Gallimard, Chimamanda Ngozi Adichie met en scène une jeune émigrée nigériane de Philadelphie, Ifemelu, qui, entre autres activités, tient un blog. Elle y parle, en long, en large, et jamais de travers, de la race et du racisme. Ainsi, un jour, propose-t-elle à ses lecteurs de faire un test (« *Si vous répondez*

non à la plupart des questions, félicitations, vous bénéficiez du privilège des Blancs », prévient-elle). L'héroïne d'*Americanah* imagine donc une douzaine de colles. Cela va de : « *Quand vous allumez une chaîne de télévision nationale (...), vous attendez-vous à voir surtout des gens d'une autre race ?* », jusqu'à : « *Quand vous mettez des sous-vêtements couleur chair ou utilisez des pansements couleur chair, savez-vous à l'avance qu'ils ne seront pas assortis à la couleur de votre peau ?* » Humour caustique, sens aigu du détail, la grande Chimamanda Ngozi Adichie balaie, de son regard au scalpel, son Lagos natal et l'Amérique d'Obama. Elle utilise « *une langue mondiale* », se félicite la Zimbabwéenne Lucy Mushita, installée à Nancy, elle-même auteure du beau roman *Chinongwa* (Actes Sud, 2012).

Langue « mondiale » ne veut pas dire standardisée. La preuve par Nii Ayikwei Parkes et le tandem déroutant que finissent par former le jeune Kayo, médecin légiste, et le vieux Yao Poku, chasseur à l'ancienne, héros de *Notre quelque part*, premier roman de l'écrivain ghanéen. Excellamment traduit par Sika Fakambi, le texte devient un mélange de français classique et de langue nouchi, un « français populaire forgé à Abidjan », explique la traductrice. De père béninois et de mère française, cette Nantaise d'adoption n'a pas ménagé sa peine pour convaincre les éditeurs de traduire *Notre quelque part*. La patronne des éditions Zulma Laure Leroy, s'est finalement laissé séduire. Par Nii Ayikwei Parkes, mais aussi par la génération des afropolitains de langue anglaise.

L'éditrice de la rue du Dragon, dont le catalogue ne se caractérisait pas, jusque-là, par un fort tropisme africain, s'est ruée sur « tous les travaux des ateliers du [prestigieux et anglophone] Caine Prize ». Sorti à l'automne, *Snapshots*, titre d'un recueil de nouvelles (saluées par le Caine Prize), donne à voir comment la « langue anglaise postcoloniale, trempée dans les réalités mutantes des grandes cités » devient un « espace de métamorphose des imaginaires et des sensibilités », dicit Zulma. Même enthousiasme à Nantes, où le festival Impressions d'Europe a reçu, pour la première fois, des auteurs africains anglophones, parmi lesquels le Nigérian Helon Habila. A Paris, Océane Naud, employée de L'Humeur vagabonde, a aussi été séduite. « Ces livres nous font découvrir des pays d'Afrique quasiment inconnus en France », avance-t-elle. Lors des séances de lectures organisées fin novembre à la librairie, ont été mis à l'honneur, entre autres, la Zimbabwéenne No Violet Bulawayo et l'é i é i l

l'étonnant Sierra-Léonais Olu-femi Terry.

La nouvelle de Terry « Jours de baston », avec son héros solitaire, mélange de chevalier et d'enfant des rues défoncé, « sort complètement des clichés qu'on a sur la littérature africaine », souligne Sika Fakambi, également traductrice du recueil. « Par exemple, insiste-t-elle, le mot anglais "bush", qu'on aurait pu rendre par "brousse", j'en ai fait "broussaille" : l'histoire peut se passer en Autriche aussi bien qu'en Sierra Leone... » Mais cette science de l'universel, qui bouscule les mondes, les fait s'entremêler, est-ce vraiment nouveau ? « Il y a trente ans, si une bibliothèque ou une librairie m'avaient demandé d'inviter des auteurs africains, j'aurais été embarrassé... », s'amuse l'éditeur Bernard Magnier, qui dirige la collection « Lettres africaines » chez Actes Sud. *Qui, à l'époque, connaissait Tchicaya U Tam'si ? Mongo Beti ? Sony Labou Tansi ? Ce n'est pas tant la littérature africaine, qui a changé*, insiste-t-il, que sa réception en France. »

Les lecteurs – français – se seraient bonifiés avec le temps ? Mais pourquoi faire si bruyamment la fête aux anglophones ? Pourquoi s'ébahir, alors qu'une Leonora Miano ou un Alain Mabanckou, pour ne citer qu'eux, ont montré le chemin d'écritures « libres de tout clan, de toute surenchère », dessinant peu à peu « le nouveau visage d'une Afrique qui se cherche parfois loin de la géographie du continent noir », comme l'affirme avec force l'auteur de *Lumières de Pointe Noire* (Seuil, 2013) au « Monde des livres » ? Est-ce, comme l'avance Laure Leroy, parce que « les francophones ne parlent qu'à la France – qui n'a pas envie de les entendre. Alors que les anglophones parlent au monde entier », étant lus quasi simultanément de l'Inde aux Etats-Unis, de l'Afrique

du Sud à l'Australie ? Chima-manda Ngozi Adichie, pas plus que les éditions Gallimard, ne diront le contraire : *Americanah* s'est déjà vendu à 500 000 exemplaires aux Etats-Unis et va être traduit en 25 langues...

« Ce qu'il y a de spécifique pour les auteurs africains francophones, c'est le fait d'être entièrement dépendants de la France, de Paris, pour leur visibilité. Leurs propres pays ne constituent pas des nations littéraires », observe l'écrivain Sami Tchak. « Nous sommes aussi les "enfants du déclin", enfants d'une époque où la France, notre référence, a cessé d'être la lumière du monde », précise-t-il dans un essai remarquable, *La Couleur de l'écrivain* (La Cheminante, 224 p., 20 €). Chacun « voit le monde à sa fenêtre », relève Véronique Tadjou, Franco-Ivoirienne, l'auteur de *Loin de mon père* (Actes Sud, 2010) vit à Johannesburg. Les écrivains africains francophones ont la « désagréable impression d'avoir encore à demander la permission d'utiliser le français, ironise-t-elle dans le courriel qu'elle nous a adressé. C'est une langue qu'on leur prête et qui appartient fermement à la France, notre mission principale étant de l'enrichir. » Joint au téléphone, l'excellent Janis Otsiemi, auteur d'*African Tabloïd*, confirme à sa façon : « Ma langue, celle de tous les jours, on l'appelle au Gabon du "français coupé-cloué". Quand j'écris, ça vient tout seul. Mais après, je dois rectifier, afin que le texte reste compréhensible pour un lecteur français. Obligé ! »

Rien de tel chez les anglophones, l'anglais n'étant pas (ou plus) la langue de l'ancien colon, mais, comme le souligne le philosophe Achille Mbembé, un « pidgin universel », que d'immenses écrivains ont su transformer, se couer, renouveler – à l'image d'une Yvonne Vera ou d'un Ken

Saro Wiwa. « *Le dynamisme du monde anglophone saute aux yeux. Au Nigeria ou en Afrique du Sud, pays de riches et vieilles traditions littéraires, il existe de vrais Salons du livre, de grandes maisons d'édition, des revues en ligne...* », constate Boniface Mongo-Mboussa, collaborateur d'*Africultures*, magazine (franco-phonie) d'actualité culturelle en ligne. « *Et puis, chez les anglophones, les femmes sont pléthore !* », ajoute-t-il.

Il suffit de parcourir le beau catalogue des éditions suisses Zoé pour s'en convaincre : de Bessie Head à Henrietta Rose-Ines, en passant par Chinelo Okparanta (à paraître en français, début février), les femmes de lettres ne manquent pas. Comment les appeler ? Afropolitaines ? Afropéennes (si elles vivent en Europe) ? A l'initiative de la revue *Africultures*, un dossier consacré à la construction d'une « *nouvelle identité* » culturelle, intitulé « *Afropea* », devrait sortir en 2015. Car les mots et les noms – ou leur absence – ont un sens. Dans *Notre quelque part*, le vieux Yao Poku l'a bien dit : « *Sur cette terre, ici, nous devons bien choisir l'histoire que nous allons raconter, parce que l'histoire va nous changer. Ça va changer comment nous allons vivre après.* » Le débat ne fait que commencer. ■

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Quatre afropolitains :
*Nii Ayikwei Parkes (ci-contre),
Chimamanda Ngozi Adichie
(en haut), Helon Habila
(en bas à gauche) et Sami Tchak
(en bas à droite).*

PHILIPPE MATSAS/OPALE, FRANK
RUMPENHÖRST/DPA PICTURE-
ALLIANCE/AFP, PHILIPPE GUIONIE/M.Y.O.P.
JACQUES SASSIER/GALLIMARD/OPALE

20 juin 2014



NII AYIKWEI PARKES
Le Ghanéen fait
mouche avec son
premier roman :
Notre quelque part.
ABASSE NDIONE
L'écrivain sénégalais
est un des pères
de l'afropolar.



COUP D'ESSAI, COUP DE MAÎTRE

Le roman s'intitule *Notre quelque part.* Pas loin d'Accra, la capitale ghanéenne, la maîtresse d'un ministre découvre dans la case d'un village de probables restes humains. Diligenté par une police gouvernementale corrompue jusqu'à l'os, Kayo Odamtten, jeune médecin légiste citadin, va mener l'enquête. Pour son premier roman, le Ghanéen Nii Ayikwei Parkes fait mouche, brossant des personnages truculents, tissant une enquête tourbillonnante, entre deux mondes, la brousse et la ville, à la frontière d'une société fracturée. Mais ce qui fait la force et l'originalité de cette confrontation tient dans l'alternance de deux langues dont l'auteur fait usage tout au long du récit. Une narration classique des faits, dans un français soutenu, côtoie le point de vue, à la première personne, de Yao Poku. Ce vieux chasseur du village, protagoniste de l'histoire, s'exprime dans une langue chatoyante, mêlant celle du colon à son dialecte natal. On doit à Sika Fakambi, qui a traduit ce texte anglais en français, l'art d'avoir su transposer ce parler recomposé loin du caricatural petit-nègre. Restituant des expressions, une syntaxe et un vocabulaire inédit, elle en préserve sa saveur et son imaginaire, et fait la richesse de ce roman. ■ FRÉDÉRIQUE BRIARD

Le Point

20 mars 2014



Les experts au Ghana

Un jeune médecin légiste d'Accra est appelé par la police ghanéenne pour enquêter sur l'affaire qui met tout un village en émoi. Son voyage envoûtant au plus profond du pays est le nôtre, servi par une traduction splendide. Il y a quelque chose d'Amos Tutuola (« L'ivrogne dans la brousse ») dans ce très grand livre, à découvrir de toute urgence. « Notre quelque part », de Nii Ayikwei Parkes, traduit de l'anglais (Ghana) par Sika Fakambi (Zulma, 302 p., 21 €).

LE MATRICULE DES ANGES

Juin 2014

TRADUCTION SUR QUEL TEXTE TRAVAILLEZ-VOUS ?

*Ce que je raconte n'est qu'une part de ce que je n'ai pas vu
Si j'avais vu, je n'aurais pas raconté.*
Issa Makhoulouf

Ca a débuté comme ça. À l'automne 2008, et tout est dans tout. Je viens de passer un été à travailler sur un texte du grand Kamau Brathwaite : « Negus » [*The Arrivants*, 1973]. Si je découvre *Tail of the Blue Bird*, c'est donc en traduisant un auteur de la Barbade, dont la poésie invente ce qu'il appelle une « langue nation », travaillée par le vernaculaire mais aussi les rythmes jazz et folk, le *spoken word*, les innovations linguistiques et typographiques : ni du créole ni du dialecte mais « cet anglais parlé par les Africains qui ont été transportés jusque dans la Caraïbe ».

Au détour de mes recherches, je tombe sur une anthologie de poèmes, *Dance the Guns to Silence*, établie par Kadija Sesay et Nii Ayikwei Parkes à la mémoire de Ken Saro-Wiwa [auteur de *Sozaboy, A novel written in rotten English*], écrivain nigérian et militant des droits de l'homme exécuté à l'issue d'un procès arbitraire le 10 novembre 1995.

Lectrice curieuse d'auteurs émergents écrivant dans ces anglais qu'on pourrait dire des marges mais qui ouvrent des horizons immenses, je découvre là un jeune écrivain afropéen, ghanéen et britannique, poète remarqué, déclamant ses textes de *spoken word* dans la veine de Gil Scott-Heron (tout est dans tout), et dont le premier roman, *Tail of the Blue Bird*, est à paraître chez Random House UK.

Le 25 novembre 2008 à 13:34 GMT+1 commence une correspondance avec Nii Ayikwei Parkes. Et lui, avant parution, m'adresse le premier chapitre de son livre. Que je devore, et où mon esprit retrouve une image inattendue, mon premier souvenir peut-être.

Le bouvier.

Le bouvier qui nous apportait le lait de ses vaches tous les dimanches, du fond de sa brousse, et qui était tout vieux tout fripé et qu'à deux ans j'aimais tendrement – gare à celui qui osait à ma place lui apporter son tabouret quand il arrivait sur son vélo dégingué chargé de bidons et de bouteilles de Suze ambre soleil remplis de lait frais qui sentait la vache et oh que j'aimais ça le blanc doré du lait à travers ces bouteilles. Le bouvier, c'est lui que j'imagine en lisant le chasseur, dès les premières paroles de Yao Poku, les premiers mots de cette langue inventée par Nii Ayikwei Parkes.

Plus tard je reçois le livre, avec sa couverture à oiseau, et le chasseur revêt l'image du bouvier réapparu, et le bouvier, pas un oiseau mais un Peuhl, parlant fon ou mina avec un accent peuhl – trois des langues présentes à mon oreille d'enfant du Bénin – se met à parler avec la voix du chasseur. Se met à me parler avec la voix du chasseur. J'entends la voix du chasseur, incarnée dans le bouvier de mes deux ans.

C'est là que je suis happée par la voix de Yao Poku.

Projeter de la transcrire, c'est retrouver, en français sur la page, cette voix qu'en anglais je lis avec les oreilles. Je me mets donc à suivre la voix du chasseur, de même que, lisant, je suis la voie de Yao Poku dans la forêt. Et ce que j'entends là, et ce que je hume ailleurs, à travers le pidgin parlé par d'autres personnages du roman, c'est le terreau de ces quelques langues d'Afrique de l'Ouest qui me sont, à des de-

Notre quelque part de Nii Ayikwei Parkes

par Sika Fakambi*

grés divers, familières, audibles, palpables : les parlers de ce Golfe du Bénin qui rassemble sur une même côte Ghana, Togo, Bénin et Nigeria – territoires qui ont en commun langues, cosmogonies, spiritualités, coutumes, gastronomie, traditions orales...

Un fait de porosité, oui, existe dans ces pays du Golfe du Bénin – qu'ils soient officiellement anglophones ou francophones – dans le rapport des êtres aux langues parlées, lues ou écrites. Existe donc pour Nii Parkes. Existe pour les personnages qu'il invente. Et doit exister pour moi traduisant *Tail of the Blue Bird* aux voix multiples. Je crois que les langues anglaise et française, dans cette éloquence vernaculaire, cette *vulgari eloquencia*, peuvent tout faire. Ce sont des langues qui caméléonnent, comme tout locuteur du Ghana ou du Bénin, grandissant parmi ces langues, caméléon.

Et puis le roman est un tissage d'histoires et de voix, qui se succèdent, se superposent, s'envolent même à tire-d'aile ou de dates, autour d'un même noyau de faits inexplicables : une chose sanguinolente, retrouvée en lieu et place d'un villageois dans une case de Sonokrom, au fin fond du Ghana, déclenche une enquête très singulière, que résumement ces propos d'un des policiers dépêchés d'Accra : « *Vous nos Aînés là, vous êtes en train de nous faire danser ici présentement. On vous pose les questions et vous nous donnez un proverbe* ». Ce tissage me paraît un propos central du livre, qui pose la question : qu'est-ce que raconter une histoire, et qu'est-ce que la vérité d'une histoire ?

La poétique de « *la question là* » implique de distinguer et d'entrelacer scrupuleusement toutes les pistes du roman, ses voies, ses voix : celle puissamment évocatrice de Yao Poku le chasseur (le « je » du récit), première voix narrative du texte, ancrée dans le vernaculaire ; le pidgin populaire parlé en certaines circonstances par le jeune enquêteur Kayo Odamttan, ses amis d'Accra ou les policiers ; le twi surgissant tel quel de



Ushertown, quartier de pêcheurs, Accra, Ghana
(© Thibaut Mullings)

la narration ou des dialogues ; la fiction d'anglais standard de la deuxième voix narrative, qui se confond avec celle de Kayo – je dis fiction car cette langue apparemment linéaire est en réalité discrètement subvertie à la fois par le point de vue que cette narration-là adopte, celui de Kayo l'expert légiste formé en Angleterre, personnage à la croisée de différents mondes culturels, et par une constante référence ironique au *globoish* des séries télévisées ; et enfin, l'anglais administratif à charge létale du machiavélique policier-politicien Donkor.

Entendre d'abord. Pour re-dire, donner à entendre une fabrique du français comme Nii Parkes nous délivre sa fabrique de l'anglais – une *fabric*, un tissage.

La trame de ce tissu – sa cohérence – est toute constituée des voix suivies par le texte. Au fil du traduire, il y a bientôt un regard qui s'attarde, une oreille qui traîne, guettant ce qu'intuitivement, avec jubilation, je vais chercher en moi qui suis oreilles, langues, corps-parlant d'Afrique de l'Ouest. Et ce regard, cette oreille, découvrent que oui, il y a de la cohérence dans la jubilation, s'efforcent alors de la suivre *dans la texture* de ces voix, pour inventer en français une jubilation à la fois même et nouvelle, ayant ses effets de littéralité, de syntaxe, de rythmes, d'altération phonique, sa propre cohérence en somme, avec l'espérance de ne jamais rien figer. Parce que, si ça fige, *sèbi*, ça meurt.

Ce qui distingue l'idiome de Yao Poku du pidgin d'Accra qui, lui, *se parle* – que tout Ghanéen peut *véhiculer*, quel que soit son milieu social ou son niveau d'éducation formelle –, c'est que la langue du vieux chasseur est fiction. Elle est invention littéraire et elle est palabre, elle est sagesse et elle est vin de palme, sinue au travers de celle, afropéenne, du jeune médecin légiste. Elle est celle qui porte le récit, qui l'ouvre et le referme, nous y transporte et nous y perd, pour mieux nous accompagner, à la manière d'un conte traditionnel, vers une vérité qui n'appartient qu'à celui qui sait écouter. Si cette

langue-fiction s'enracine dans une éloquence du Sage, elle est en même temps et par là même une langue vivante, digne et élaborée, précisément *inouïe*, qui porte en elle toute une vision du monde, notamment aussi parce qu'elle manipule quantité de proverbes et de métaphores tirés de la littérature orale d'Afrique de l'Ouest. Traduire Yao Poku, traduire la voix que lui a donnée Nii Ayikwei Parkes dans son terreau d'anglais et de langues akan-twi ou kwa, c'est suivre la voie de Parkes pour faire entendre une langue en soi, dans un terreau de français et de vernaculaires aussi – un français qui est du français, même si dans ce français-là, *ça parle ailleurs*.

Ça parle notre quelque part, qui est peut-être beaucoup de choses en nous et sûrement, sûrement – la langue. Celle qui nous raconte humains. « Une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

« Ei, les choses étonnantes ne cesseront jamais. Les gens disent qu'il n'y a rien d'autre que ce qu'on voit, mais il est vrai aussi qu'il n'y a rien d'autre que ce qu'on ne voit pas [...] Sur cette terre ici, nous devons bien choisir quelle histoire nous allons raconter, parce que l'histoire là va nous changer. Ça va changer comment nous allons vivre après [...] C'est pourquoi il faut bien regarder quand tu es avec les gens, parce que tu ne peux pas savoir quelle histoire eux-mêmes ils ont [...] Kwasida, nkyi kwasi. Les oiseaux n'ont jamais cessé de chanter. Si tu regardes bien, tu vas voir que quoi qu'il se passe les oiseaux vont chanter. Au temps de mon grand-père, la forêt était dense dense, et beaucoup plus haute. » [Extraits de *Notre quelque part*, p. 298, 269, 299]

* A traduit entre autres Andrew Zawacki, Kirpal Singh, Gail Jones. *Notre quelque part* (prix Baudelaire de traduction 2014) est paru aux éditions Zulma en février.

Mercredi 7 mai 2014

Livres

Rayon Ghana

NOTRE QUELQUE PART, par Nii Ayikwei Parkes.
Trad. de l'anglais (Ghana) par Sika Fakambi. Zulma, 304 p., 21 €.

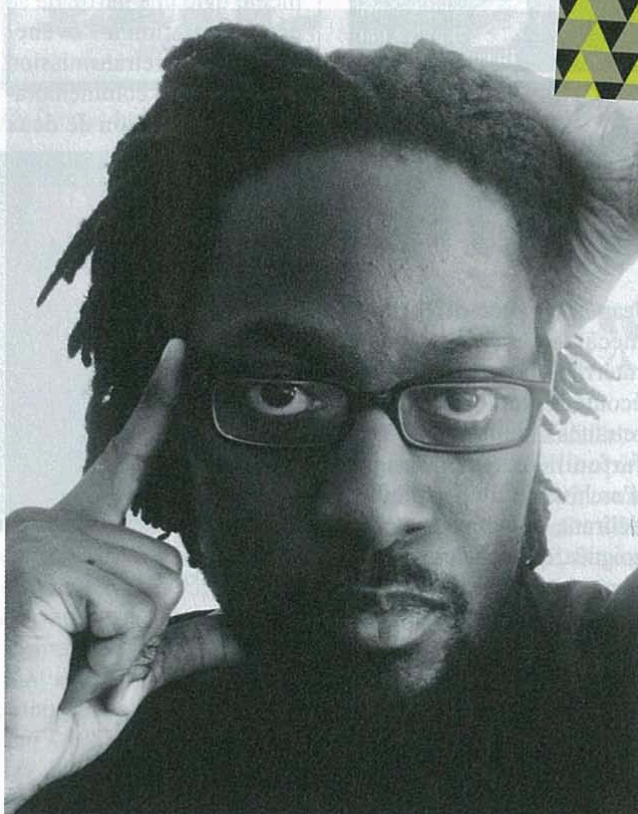
Dans la petite communauté près de Tafo, en plein cœur du Ghana, il y a une drôle d'odeur. « Notre village là, c'est comme un vagin, analyse à sa manière le vieux chasseur philosophe qui raconte cette histoire. Ceux qui sont dedans n'ont pas de

problème ; ceux qui sont dehors trouvent que ça sent. » Lorsque la maîtresse du ministre du Développement des routes et autoroutes rentre par hasard dans une case, quelle n'est pas sa surprise de découvrir un étrange

tas de chair nauséabond. S'agirait-il d'un bébé mort, de restes placentaires ou de morceaux humains compactés ? Pour éclairer cette affaire – et peut-être avoir une promotion, ou une prime –,

l'inspecteur P. J. Donkor fait appel à un médecin légiste – ou « légisse », comme on dit là-bas – venu de Londres, Kayo Odamtten. Mais peut-on attendre de la part de ce garçon des exploits dignes

des personnages des *Experts*, série qui plaît tant à la police locale ? Et le faut-il vraiment ? Salué récemment par le prix Mahogany, *Notre quelque part* marque les débuts plus que prometteurs du Britannno-Ghanéen Nii Ayikwei Parkes. Jonglant avec les codes du polar à l'anglo-saxonne et du conte traditionnel, le jeune romancier poète confronte remarquablement les cultures africaine et occidentale, urbaine et villageoise. surtout, cet auteur impose une langue très inventive et vivante (on notera au passage la prouesse de la traduction). Au fait, à quand une adaptation en série télé, façon « Les Experts au Ghana » ?



BAPTISTE LIGER

globe-trotters

La revue de vos voyages

sept 2014



Notre quelque part

Sous le prétexte d'une intrigue policière, l'auteur nous plonge dans le Ghana contemporain, entre Accra la ville moderne et un petit village reculé. Un jeune médecin légiste du pays, tout juste rentré d'Angleterre, est réquisitionné pour l'enquête. Il devra alors renouer avec ses racines, écouter les légendes et les sages, composer avec les puissants. Mais c'est le langage traversé d'influences anglaises et de dialectes locaux, regorgeant d'expressions imagées qui nous fait surtout voyager.

de Nii Ayikwei Parkes
Éd. Zulma, 21 €



Polar

Notre quelque part... du côté de la brousse

Au commencement était la parole de Yao Poku, vieux chasseur ghanéen et fervent amateur de vin de palme.

Mais que sait Yao quand il a vu la femme suivre l'oiseau à tête bleue jusque dans la case de Kofi Atta ? Restes humains, reliquat placentaire... La police criminelle d'Accra et Kayo Odamtten, jeune « légisse » (légiste) formé en Angleterre, mènent l'enquête.

Nii Ayikwei Parkes, poète adepte du « spoken word » et féru de jazz, jongle avec les codes du polar à l'anglo-saxonne et avec le conte traditionnel africain.

Premier roman, coup de maître

Son premier roman est un coup de maître, porté par une traduction innovante. Sous l'œil ironique de Parkes, deux Afrique se côtoient : le panthéon des ancêtres danse avec la société des experts.

Nii Ayikwei Parkes signe un roman espiègle qui s'imprègne des odeurs de



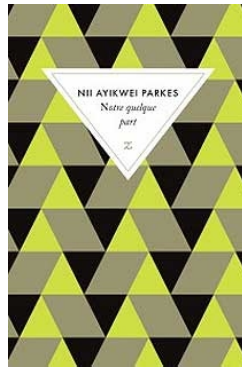
la brousse. Une vitalité inouïe ! ■

 **Notre quelque part.** Éditions Zulma (304 pages, 21 €).



24 avril 2014

Christophe Ono-dit Biot vous propose de goûter littérairement à quelque chose que vous n'avez jamais expérimenté : un roman contemporain ghanéen publié chez les jolies éditions Zulma. Une vraie petite pépite habillée d'une belle déclinaison de verts sur sa couverture. On dirait un tissu, on l'ouvre, et on fait une expérience un peu étrange au début, une langue qu'on ne connaît pas, très parlée, et puis on se fait prendre dans ce courant de mots chatoyants.



© Zulma

Nous sommes au Ghana, dans un petit village africain, et nous écoutons un vieil homme, Yao Poku, un ancien chasseur de la forêt, gardien de la mémoire du lieu, grand amateur de vin de palme, nous raconter, avec ses mots à lui, sa langue chatoyante, ce qui vient de se passer dans le village.

Il nous raconte comment son cousin Kofi est né avec le mauvais œil car on n'a pas enterré son cordon ombilical, et surtout comment, un jour, la maîtresse du ministre, une jolie fille maigre, dit-il, "qui portait une façon de jupe petit petit là", arrive dans le village en voiture, en sort pour poursuivre un magnifique oiseau à tête bleue, tandis que son chauffeur poursuit son derrière comme la poussière, arrive au seuil de la case de Kofi et se met à hurler.

Que s'est-il passé ? Elle a découvert quelque chose d'atroce.

Aussitôt les policiers arrivent, et comme c'est la maîtresse du ministre, interrogent tout le monde, et notamment Yao Poku, le vieil homme, qu'ils emmènent découvrir ce que la jolie fille a trouvé dans la case et qui l'a fait hurler de peur. On est donc dans une ambiance polar. L'un des charmes de ce livre, c'est cette langue totalement baroque dont on ne comprend pas certains mots mais dont on arrive à saisir le sens.

L'auteur, Nii Ayikwei Parkes, est né en 1974, est aussi romancier que poète, imprégné de jazz, et adore cette forme de poésie parlée qu'on appelle le spoken word. Il faut saluer le talent de la traductrice, Sika Fakambi, qui nous restitue en français et à merveille cette langue totalement physique et sonore qui réjouit l'âme, qui mélange, l'anglais créolisé, et le dialecte *twi* qui est l'un des plus parlés au Ghana, et un anglais plus classique.

[Notre quelque part, de Nii Ayikwei Parkes, aux éditions Zulma](#)

JEUNE AFRIQUE

Toute l'actualité africaine en continu

10 mars 2014

POLAR ET VIN DE PALME

En cette rentrée littéraire de début d'année, un livre m'a émerveillé tant par son écriture que par le regard porté par l'auteur sur les mythes et les légendes des sociétés de l'Afrique de l'Ouest. Nii Ayikwei Parkes, né au Ghana en 1974, publie ainsi un premier roman dont les hardiesses du style le classent d'emblée parmi la lignée de nouveaux auteurs de talent venant principalement du Nigeria comme Helon Habila, Chimamanda Ngozie Adichie ou Uzodinma Iweala. Le roman a été finaliste du prestigieux Commonwealth Prize. *Notre quelque part* s'articule autour de deux personnages narrateurs. D'abord Kayo Odamtten, un jeune scientifique débarqué de Londres, empreint d'une logique professionnelle européenne rigoureuse, mais très respectueux des traditions locales. Ensuite le forestier Yao Poku, féru de chasse et par ailleurs grand amateur de vin de palme – savourez donc le clin d'œil à *L'ivrogne dans la brousse*, de Tutuola !

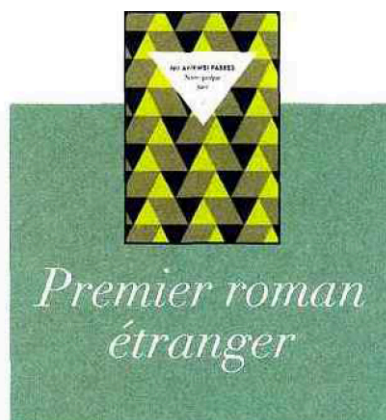
Médecin légiste, Kayo Odamtten travaille dans un laboratoire de contrôle d'Accra quand il est recruté par l'inspection générale de la police pour enquêter sur un meurtre énigmatique qui aurait été perpétré dans le village de Sonokrom. Proche des villageois, contrairement aux policiers, qui les ont confortés dans le silence, Kayo, au fil d'investigations scientifiques et de discussions avec le féticheur Oduro et Yao Poku, cherche à élucider la découverte macabre

que vient de faire une jeune femme dans la case d'un certain Kofi Atta. C'est un autre univers qui s'ouvre, ce monde perdu, ce « quelque part » où les légendes pourraient peut-être fournir des pistes nécessaires à la compréhension de notre monde...

Notre quelque part met en scène un enquêteur faussement naïf, un monde contemporain à l'assaut des vestiges du passé, avec en toile de fond l'importance du témoignage oral. Si ce roman nous rappelle d'emblée l'univers romanesque d'Amos Tutuola, il faudrait aussi ajouter celui d'Ahmadou Kourouma puisant dans le malinké ce parler qui fit sa signature et son originalité. Il faut saluer aussi l'excellente traduction de Sika Fakambi, car l'auteur ghanéen, pour magnifier cet univers fantastique, a mêlé avec délicatesse le pidgin, les langues maternelles de son village et l'anglais le plus soutenu. Nous sommes pris par le vertige du vin de palme, mais un vertige pour le triomphe de la littérature, la vraie. Avec Nii Ayikwei Parkes, nous sommes certains que le roman est de retour, aussi bien en ce qui concerne l'imaginaire qu'en ce qui concerne le rôle de l'écrivain face aux turbulences de la société. ●



Notre quelque part, de Nii Ayikwei Parkes, Éditions Zulma, 306 pages, 21 euros



Nii Ayikwei PARKES

Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)

par Sika Fakambi **Zulma**

Même si l'inspecteur de *Notre quelque part* aimerait bien que l'enquête se déroule comme dans la série *Les Experts*, les histoires de médecin légiste ne se passent pas toutes ainsi. Mais quelle idée la maîtresse d'un ministre a-t-elle eue de suivre un étrange oiseau bleu alors qu'elle visitait un petit village ghanéen ! Soudain alertée par une odeur nauséabonde provenant d'une case, elle sera surprise d'y découvrir un étrange amas de chair. De quoi s'agit-il ? C'est à cette question que devra répondre Kayo, jeune médecin légiste tout juste revenu d'Angleterre et embauché par Donkor, un policier cynique rêvant de faire décoller sa carrière. Ce sera aussi l'occasion pour le scientifique, peinant à travailler à Accra, de retrouver ses sources. Nul doute que le grand chasseur – et narrateur – Yao Poku en sait plus qu'il ne veut bien dire sur l'obscur tas de viande à identifier, à moins que sa consommation de vin de palme ne lui fasse perdre le bon sens et la raison... Pour son premier roman, l'Anglais d'origine ghanéenne Nii Ayikwei Parkes impose déjà une langue foutrement originale, mixant admirablement les cultures – et impeccablement restituée par la traductrice Sika Fakambi. L'emballant métissage de *Notre quelque part* repose aussi sur un mélange, ô combien réussi, des codes du roman de genre mondialisé avec ceux du conte oral africain. Tiens, et si on avait trouvé l'équivalent anglo-saxon du *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou ?

FINALISTES

● *Le Ravissement des innocents*
par Taiye Selasi (Gallimard)

● *Le Complexe d'Eden Bellwether*
par Benjamin Wood (Zulma)



Roman Une étoile est née : le Ghanéen Nii Ayikwei Parkes, qui devrait s'imposer à la tête de la très remarquée jeune garde de la littérature africaine anglophone avec son premier opus*.

Le légiste dans la brousse

Par Corinne Moncel

Nii Ayikwei Parkes a écrit *Notre quelque part* (*Tail of the Blue Bird* en anglais)* en 2007. Il n'a trouvé éditeur que deux ans plus tard, après bien des refus. Les francophones, eux, ne l'ont découvert qu'au printemps dernier, édité par **Zulma** (France). Le livre a pris son rythme : enthousiasmant, et pour longtemps. Loin de la rentrée littéraire avec ses centaines de nouveautés, ses éditeurs, ses libraires et ses critiques pris de folie. L'on sait désormais qu'un écrivain ghanéen est né – ou plutôt s'est enraciné. Que son livre, on le relira avec la même excitation qu'à la première lecture. Qu'on y découvrira encore bien des trésors, tant le travail sur la langue est abouti et l'univers fécond. Disons-le aussi : il est rare de conjointre dans un même engouement l'auteur et sa traductrice. En l'occurrence la trentenaire béninoise Sika Fakambi, qui est indissociable de ce premier roman. C'est elle qui a d'abord eu un coup de cœur pour *Notre quelque part*. Puis qui a restitué avec maestria l'univers de Nii Ayikwei Parkes.

► « **Jupe petit petit là !** » Une tâche loin d'être aisée. Car l'écrivain mêle avec une fluidité sans égal plusieurs niveaux de langage : l'anglais classique, le pidgin et des expressions en twi et ga, langues locales. Un peu

comme dans le Ghana d'aujourd'hui en somme, où cet entrecroisement « naturel » des parlers permet aussi d'identifier ses locuteurs. Ce que fait Parkes, en le formalisant sur le papier. À son histoire, il donne deux points de vue qui se distinguent par le langage, donc, mais aussi par le « je » et le « il » de narration. Il y a d'abord Yao Poku, le vieux chasseur du village de Sonokrom, qui entame le récit à la première personne : un beau jour, une femme qui « portait une façon de jupe petit petit là [...] Mais les pattes de la fille était comme les pattes de l'antilope – maiigre seulement ! », s'enfuit de la case de Kofi Atta en hurlant « comme un agouti pris au piège ». La fille (« C'est plus tard que j'ai appris qu'elle était la chérie d'un certain ministre ») a cru y voir une espèce de corps sanguinolent. Dans la bouche du chasseur, la langue soutenue est le twi, la langue parlée le pidgin, la langue d'emprunt l'anglais, comme les mots « antilope » et « ministre »⁽¹⁾.

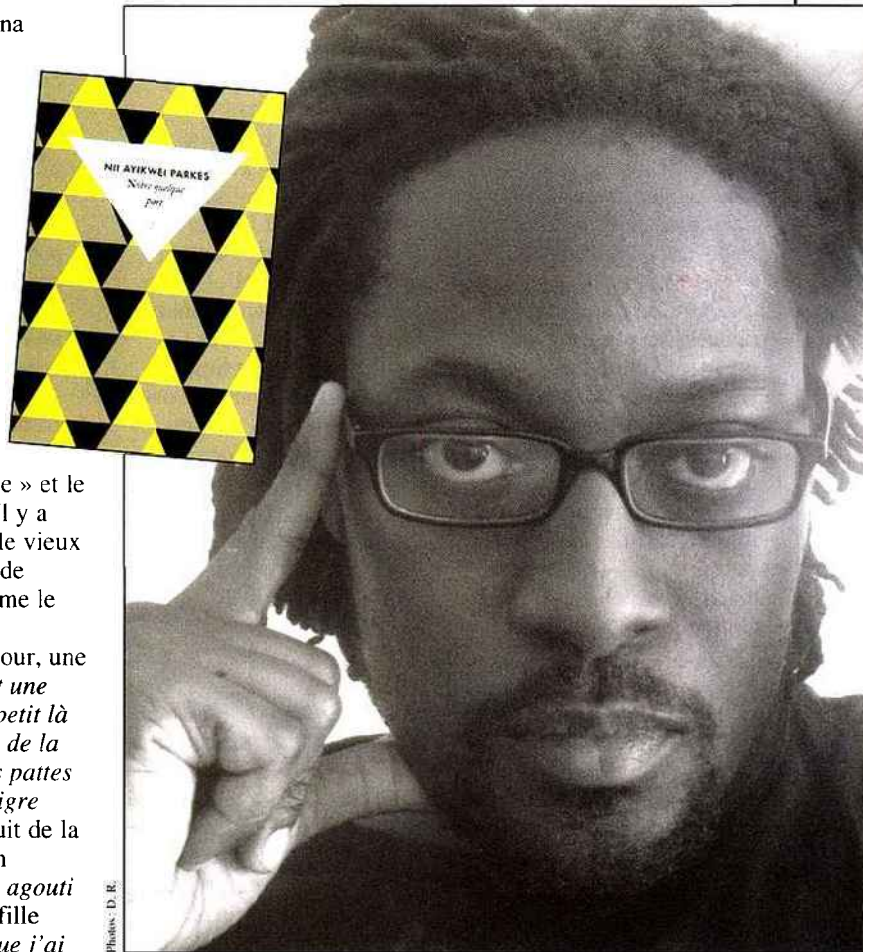


Photo : D. B.

L'auteur, traduit avec maestria par Sika Fakambi, entremêlé avec une fluidité sans égal plusieurs niveaux de langage.

La police arrive urgemment dans le village, sommée par le ministre d'y voir plus clair. Un chef de police ambitieux réquisitionne Kayo Odamitten, jeune médecin légiste sous-employé ayant fait ses

études en Angleterre, afin de résoudre l'affaire « comme dans Les Experts », la série américaine célèbre sous toutes les latitudes. Citadin pur jus, « toujours étonné de voir les enfants au village gambader partout nu-pieds », Kayo, honnête et bien élevé mais ne manquant pas de réparties, découvrira, aux côtés de l'agent Garba, la vie au

UN RÉCIT TENANT À LA FOIS ROMAN POLICIER, DU CONTE AFRICAIN ET DE LA RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE.



village et la solution de l'affaire. Kayo sera le « il » de narration et l'anglais châtié de Parkes dans ce « *notre quelque part* », expression utilisée par le chasseur pour signifier l'endroit bien à eux des villageois.

► Sortilèges...

Comme il entremêle les langages sans affectation, l'écrivain mélange les genres sans rupture dans un récit tenant à la fois roman policier, conte africain et de la réflexion philosophique. Ses personnages principaux et secondaires sont truculents, qu'ils soient nouveaux « bobos » d'Accra, capitale elle-même personnage du livre, sages du village, tel le guérisseur de Sonokrom, ou carriéristes prêts à tout pour obtenir pouvoir et richesse. Les amateurs de poiar ne seront pas surpris de voir que les policiers corrompus ont le même visage en Afrique qu'en Amérique...

Plongeant dans le merveilleux, avec ses malédictions, ses sortilèges et ses rédemptions, Kayo le scientifique s'initie au vin de palme, comme le magnifique *Ivrogne dans la brousse* (1952) du Nigérian Amos Tutuola, longtemps vilipendé pour son écriture « parlée » et sa critique d'une certaine Afrique. L'ouvrage, traduit en français par un certain... Raymond Queneau, est aujourd'hui une référence. Souhaitons à *Notre quelque part* le même destin – l'ostracisme en moins. ■

► ⁽¹⁾ Habituellement en italique, mais dans la citation rapportée ici en romain.

► **Notre quelque part*, Nii Ayikwei Parkes, Éd. Zulma, 304 p., 21 euros. Finaliste du Commonwealth Prize.

Février 2014

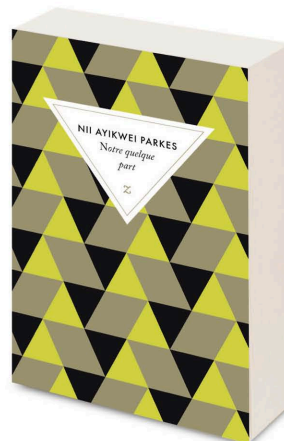
RETROUVER *ses esprits*

Premier roman d'un poète britannique, qui immerge un jeune scientifique dans les mystères d'un village ghanéen au milieu de nulle part !

JUSQU'AU BOUT, impossible de deviner où il nous emmène. Un polar? Une évocation de la corruption qui mine l'Afrique? La quête identitaire d'un jeune scientifique ayant étudié en Angleterre et se cherchant une place au pays? Une plongée dans la densité légendaire du fin fond de la cambrousse ghanéenne? Le portrait en creux d'une jeune fille battue par un père qui l'aime pourtant? Les fils tissés par l'écriture subtilement suspendue entre deux cultures, deux langues, deux visions du monde de Nii Ayikwei Parkes, qui partage sa vie entre Londres et Accra, s'enlacent ardemment, épaississant les mystères avec bonheur.

C'est Yao Poku, vieux chasseur et grand amateur de vin de palme, qui raconte comment la vie en apparence paisible de son village bascule lorsqu'est découverte, dans la case d'un certain Kofi Atta, une chose possiblement organique mais bien difficile à identifier. Branle-bas de combat car le chef de la police nationale entend faire de cette affaire une occasion de dorner son blason. Il fait appel à Kayo Odamtten, lequel, de retour de Londres, avait justement dans l'idée d'entrer dans la police comme médecin légiste, et qui, en attendant, travaille dans un laboratoire d'analyses. Kayo ne s'est jamais vraiment remis du décès, dans des circonstances obscures, de son grand-père, événement qui a certainement décidé de son choix de vouloir expliquer les morts plutôt que soigner les vivants... Tout le roman s'obstine par ailleurs à démontrer que c'est en fait cette volonté insatiable et très occidentale de tout comprendre qui est bizarre ! De ce point de vue, il n'y a pas mieux qu'une épopée africaine pour calmer les attentes rationalistes. En allant passer plusieurs jours dans le village où a été faite la macabre trouvaille, Kayo se frotte aux histoires métaphoriques des anciens, qui se disent le soir à l'accueillante buvette du coin et sont comme autant d'énigmes à déchiffrer. Yao Poku le chasseur et Odaro le féticheur semblent en savoir long mais Kayo se fait progressivement à l'idée que la vérité est insaisissable, que plus on la traque, plus elle se dérobe, comme pour s'opposer à notre illimité désir de contrôle.

Ce roman très musical est porté par une traduction qui mêle le français et le verbiage populaire d'Afrique de l'Ouest, bourré d'ironie. Dans l'impossible dialogue entre ruralité et modernité, il s'agit pour l'auteur de rendre grâce à une tradition orale qui sait s'amuser de ses propres croyances et légendes et ne se laisse pas intimider par le progrès. Car celui-ci souvent est désenchantement, là où l'âme, avant tout, a besoin de merveilleux et d'insondable. ■ ISABELLE POTELE



The unknowable

A first novel by a British-African poet pits scientific reason against the mysticism of Ghanaian rural culture.

RIGHT UP TO the end, we don't know where this story is taking us. Is it a thriller? An indictment of the endemic corruption in Africa? A quest for identity by a British-trained scientist returning to his home country? In his novel *Tail of the Blue Bird*, Nii Ayikwei Parkes, a poet who divides his time between London and Accra, weaves multiple threads, subtly intertwining two cultures, two languages and two world visions.


The narrator is Yao Poku, an old hunter and ardent lover of palm wine who recounts how the ostensibly peaceful life of his village is upset by the discovery in a local man's home of an organic mass of unknown origin. The chief of police, hoping to advance his career through the case, calls in Kayo Odamtten, who has just returned to Ghana after studying in the UK and wants to become a forensic pathologist. Throughout his protagonist's investigation of the crime, Parkes strives to show that the insatiable, and very Occidental, desire to understand everything is ultimately an aberration. Kayo finds himself caught up in the old villagers' metaphorical tales, which become even more mysteries to be solved. The young man gradually comes to the realization that pure truth cannot be grasped—the harder we try to pin it down, the more it eludes us.

That is the prime lesson of this upbeat narrative, related in musical prose and imbued with irony. In the impossible dialogue between the rural world and modernity, the author exalts an oral tradition that is not overly in thrall to its own beliefs and wary of the price to be paid for progress—which is all too often disenchantment, just when the soul feels the need for a phenomenon that transcends understanding. ■

"NOTRE QUELQUE PART", de Nii Ayikwei Parkes, éd. Zulma, 304 p., 21 €. Traduit de l'anglais par Sika Fakambi. En librairie le 6 février.



Notre quelque part

de Nii Ayikwei Parkes, trad. S.Fakambi 
éd. **Zulma** 302 p.



À quand remonte la dernière fois qu'un roman vous a tellement plu que vous l'avez lu à voix haute ? Chez Parkes, la

langue est théâtrale, son humour dévastateur : un

mélange d'anglais, de pidgin (créole) ghanéen et de twi, la langue locale (le tout prodigieusement traduit pour l'édition française). C'est elle qui plante le décor et distribue les rôles. Yao Poku, le vieux chasseur, montre le cadavre : une masse organique informe en état de décomposition. *"Hmm, puisque tu es là, laisse-moi te raconter cette histoire avant qu'elle ne refroidisse."* Elle commence avec l'arrivée d'un légiste, Kayo, tout juste rentré d'Angleterre. Sommé de transformer l'enquête en affaire d'État, il va peu à peu être séduit par la magie de ce village. L'enquête criminelle devient alors une quête intime qui le ramènera vers ce lieu qui pourrait être sa maison, *"son quelque part"*.

G.M.

Sika Fakambi, traductrice virtuose

La Nantaise vient de recevoir le Prix Laure Bataillon, pour sa traduction de *Notre quelque part* du Ghanéen Nii Ayikwei Parkes.

Trois questions à...

Sika Fakambi, 38 ans. Traductrice littéraire, lauréate des prix Baudelaire et Laure Bataillon 2014.

Comment avez-vous découvert le livre de Nii Ayikwei Parkes ?

En faisant des recherches autour du poète de la Barbade Kamau Brathwaite, que Nii Ayikwei Parkes avait publié dans une anthologie en hommage au Nigérian Ken Saro-Wiwa. J'ai tendu l'oreille, j'ai tiré le fil, j'ai voulu savoir de qui Nii Ayikwei Parkes était le nom, en quelque sorte. Et j'ai découvert là un jeune écrivain ghanéen, poète primé, déclamant certains de ses poèmes dans la veine du spoken word, et qui achevait l'écriture de ce premier roman, *Tail of the Blue Bird*.

A-t-il été facile de traduire ce texte qui mêle plusieurs idiomes ?

La principale difficulté était probablement de rendre en français les différentes langues qui imprègnent le roman : entre autres, le pidgin des policiers d'Accra, un anglais créolisé, la langue imaginaire et imagée du chasseur Yao Poku, les paroles de sagesse ancestrale portées par les proverbes...

Comment y êtes-vous parvenue ?

En faisant confiance à mon oreille d'« enfant du Bénin debout », peut-être... Je plaisante, et c'est curieux



Vincent Hild

Sika Fakambi a grandi au Bénin et vit aujourd'hui à Nantes.

que cette expression me vienne comme ça : ce sont les premiers mots de l'hymne béninois, qu'au temps de Mathieu Kérékou, qui a dirigé le pays pendant 17 ans de marxisme-léninisme, il nous fallait chanter, au garde-à-vous, tous les jours en chœur avec mes camarades de classe et toutes les classes de l'école primaire de Ouidah rassemblées devant le drapeau planté au milieu de la cour... Tout s'est sans doute décidé là-bas, dans ce golfe du Bénin où j'ai grandi, dans cette enfance entre les langues et les cultures et dont j'ai aimé précisément cela : « être entre ». Pour traduire ce texte-là, c'est sûrement de cela que je me suis servi.

*Recueilli par
D.M.*

Notre quelque part, Nii Ayikwei Parkes, éditions [Zulma](#) 304 pages, 21 €.

23 janvier 2014





Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **1881000**

Sujet du média : **Loisirs-Hobbies**



Edition : **Mai - juin 2023 P.92**

Journalistes : -

Nombre de mots : **154**

ACTUS LIVRES

On a aimé...



LES LIVRES SOUS LES BOMBES

Londres, 1939, Grace Bennett décroche un job dans une petite librairie. Mais entre le Blitz, son patron revêche, les étagères surchargées et poussiéreuses, ce n'est pas vraiment la vie rêvée. Et pourtant...

La Librairie des rêves ensevelis, Madeline Martin, éd. J'ai Lu, 8,60€.

OASIS

Entre l'ex-femme de ménage Mariette et la jeune Louise, peu de points communs jusqu'à ce qu'elles trouvent un terrain d'en-

tente autour d'un jardin à l'abandon, refuge de leur complicité. *Deux femmes et un jardin*, Anne Guglielmetti, éd. Folio, 8,10€.

ENTRE POLAR ET CONTE

Au Ghana, une femme aperçoit un sublime oiseau à tête bleue. Elle le suit jusque dans la case d'un certain Kofi Atta. Au sol, des restes humains. Kayo, un médecin légiste tout juste rentré de Londres, est appelé.

Note quelque part, Nii Ayikwei Parkes, éd. Zulma poche, 10,95€.

